

Jean-Marie Gleize

À jamais sans preuves

« *Toujours voir / l'exactitude trembler* ». Pour Bernard je n'ai pas de chronologie. J'avais tenté de le décrire, je ne me rappelais pas ce portrait, je le retrouve aujourd'hui, sous une tonne de sable et de terre, enfermé sous une couverture noire où tombe un trait de lumière (ou de lait, ou de chaux, de matière blanche et durcie) : « *celui qui parle, l'homme aux yeux troués, l'explorateur de la nuit de l'œil et du nom, le poète à jamais sans preuves* ».

C'est comme un chignon de racines. La dernière fois, avec les autres, certains je crois je ne les avais jamais vus avant, c'était debout devant le cercueil sorti de la voiture, simplement simple et sur le sol de l'allée, Avignon, avec une grande étoile de David dessus, et un morceau de papier froissé dans les mains, sur lequel il y avait un fragment des derniers poèmes ; j'ai perdu ce papier, j'ai oublié les mots que j'ai lus, à mon tour, avant qu'on marche un peu en désordre jusqu'à la destination finale, un trou que j'ai regardé de loin. « *Que suis-je sinon / Ce trou dans mes gestes* ».

Je pensais à ce que nous nous étions dit de nos noms (« *nos noms sous les mots* ») : le mien contient une église, dalles humides et noir profond, le sien la folie du véridique et le sans lieu.

À Crest, dans l'atelier de Jacques Clerc, le principe de gravure, l'intensité du livre droit, la musique des stèles et la poussière de tout en nous et sur nous. Bernard marmonne quelques morceaux d'enfance qui sont des psaumes. Les pages tournent, « *ni centre, ni origine* », syllabe sur syllabe.

Il y a évidemment entre nous *la course sans paysage*. Et tout autant aujourd'hui le paysage sans paysage. Et l'anonyme épuisement de tout.

À La Tourette, couvent dominicain, nous retournons notre pré : « *poésie* », non, oui, et encore, quelle enfance, quel goût de l'herbe, quelles traversées de la nuit ? Nous y sommes venus et revenus. J'y retourne souvent en rêve. Bernard Noel est avec nous dans le Vide majeur, le cube de béton, gris Corbusier. Et le silence d'une partition, Xenakis, renversant les murs.

Je viens de relire ce texte que je lui donnais, printemps 1985, qui se terminait par l'évocation des bêtes et des feuilles dans la lumière (celle du matin), ou bien : laquelle ? Dans quelle lumière ? Et sur cette injonction : il faut garder le nom des pivoinés. Plus tard : il faut dire le nom des choses. Plus tard encore : il faut construire des cabanes.

Il nous est arrivé de parler de la *fête des cabanes*.

Sur la photo je suis avec Bernard assis à côté de lui dans son appartement à Nancy, je viens de courir, c'est le matin, c'était dans le bois, à côté, un sentier facile, une boucle

(orbe), et revenu, assis à la table, nous lisons ses poèmes encore et encore, dactylographiés, lecture, nappe, rituel, « *signe après signe* », occupés ensemble à ce mystère.

Le premier mai 1983 il signe mon exemplaire du livre, son sixième, celui du mouvement circulaire, *Orbe*, où il recopie le nom de la *seiche* (dont j'associe le jet d'encre à l'écriture du secret).

Sur la photo suivante nous sommes à Moux devant la maison d'Anne-Marie Albiach, elle sourit, les volets sont fermés, nous sommes en route vers le jardin d'Apel.les Fenosa, à Vendrell. Quelque chose alors relie le retrait d'Anne-Marie, sa conversation solitaire avec les choses et les couloirs et les chambres, et cette couleur d'ombres-fantômes entre les murs, et le sourire intérieur de Bernard, mélangé au regard, ses yeux à la fois ouverts et fermés, sa bouche immense et nue, et le corps simple et droit du catalan muet, folie végétale, tremblement invisible, mystique et amour. « *Un verre qu'on casse / comme la mémoire* ».

Sur la photo suivante il est seul avec un arbre, à Sigonce. Je ne comprends pas pourquoi il compte les syllabes, les mots, les lignes, nous marchons vers un arbre et il dit que l'espace est « *en nous* », c'est un parcours immobile entre les choses qui se dispersent. Dans le même village, un peu plus tard, devant la porte, assis comme jumeaux sur la première marche, il me décrit le poème, et nous sommes au bord de la rue comme au bord d'un torrent, tout est emporté, tout défile, des milliards de mots et je ne comprends pas pourquoi il faut compter, comment compter ce qui nous emporte, le sifflement de la lumière, le non photographiable ?

Le même jour il me dit que c'est Denis Roche qui est décisif parce qu'il a remplacé *tout ça* par des photos et des dates.

Il me demande toujours ce que déchire ma lecture.

Pour le numéro un de ma revue *Nioques*, en 1990, j'ai demandé à Bernard un texte de prose ; il me donne un texte composé de dix séquences et qui s'intitule *La voix écrite* ; il commence par la phrase : « *Rien qui puisse la désigner entre quoi et poussière* » ; il se termine par la phrase : « *Rien qui puisse la désigner entre quoi et poussière* ».

Rien qui puisse, en effet « *la* » désigner. Nous en étions là.

Jean-Marie Gleize poursuit depuis *Léman* (Le Seuil, 1990) une méditation en prose (« prose en prose », « post-poésie ») qui prend la forme d'une enquête, investigation narrative discontinuée (littérale, documentaire) à partir de traces ou données matérielles, images (photographie, polaroid, vidéo) ou textes. Livres récents : *Film à venir* (Le Seuil 2007), *Sorties* (Questions Théoriques 2009), *Tarnac, un acte préparatoire* (Le Seuil 2011).